

## Pour une communauté de pensées

Patrick Poirier

---

Number 208, May–June 2006

Critique de la critique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17838ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Poirier, P. (2006). Pour une communauté de pensées. *Spirale*, (208), 23–24.

# POUR UNE COMMUNAUTÉ DE PENSÉES

IL VAUDRAIT sans doute mieux nous taire : nous pourrions finir par ne plus nous entendre. Il faudrait apprendre à faire taire les critiques, tous autant que nous sommes, même et surtout quand nous ne le sommes pas, quand nous ne le sommes plus, quand cela — la critique — s'avère impossible, quand elle s'épuise, quand nous nous épuisons à chercher les mots pour « nous » dire, pour dire la « critique », son mal-être, le nôtre. Nous : la critique. Il vaudrait mieux nous taire; nous le savons. Il n'y a pas « la » critique. Elle ne parle pas d'une seule voix. Nous ne sommes, ne serons sans doute jamais qu'une chorale discordante (c'est notre chance, notre dernière chance). Nous le savons et n'en avons que faire. Gregory Charles n'y pourrait rien. Cela aussi est une chance.

Taisons-nous, cela vaudra mieux. Taisons-nous pendant que tout le monde en parle (et tout le monde en parle tout le temps, de tout et de rien, et avec une autorité qui force l'écoute, quand ce n'est l'entendement, le bon entendement du monde). Ce n'est pas que notre silence changera quoi que ce soit à la clameur ambiante, mais il s'en trouvera peut-être quelques-uns pour s'entendre penser et, du coup, dans ce silence partagé (lourd, il est vrai, des responsabilités qui sont les nôtres, que nous assumons, que nous n'assumons pas, muets et impuissants), pour s'entendre à « penser ensemble », comme l'écrivait récemment Catherine Mavrikakis dans un numéro récent de *Contre-jour*. « C'est l'idée d'un vivre et penser ensemble qui est devenue caduque, ridicule, grotesque tant dans les institutions de savoir que dans les groupes d'intellectuels et de créateurs. [...] On reproche aux intellectuels de fonctionner en bandes, on accuse les revues de se constituer en mafia. À travers ces jugements, ce qui se trouve interdit, en fait, c'est le désir de penser ensemble ». Le constat est juste et ce texte — criant de vérités (quand bien même celles-ci ne seraient pas toutes les nôtres) — est, à n'en pas douter, de l'ordre de l'appel de détresse, du cri; mais encore faut-il se taire pour l'entendre, taire la clameur, attendre la fin de « Tout le monde en parle » avant de commencer à en parler, parce que « tout le monde » n'en parlera pas, justement. « Tout le monde » s'en fout un peu, n'est-ce pas? C'est notre lot. Et j'irais jusqu'à dire que tout le monde artistique, littéraire, voire plus largement universitaire, ne se sentira pas davantage

concerné, lors même que ce texte se crie pourtant sourdement à leur tête, à nos oreilles, aux miennes. Le monde l'a-t-il lu? L'aurai-je moi-même bien lu? Combien sont-ils à avoir lu ce texte, un des plus percutants sur la situation actuelle de l'art, de la critique et de l'engagement des intellectuels? Combien liront le mien? Et de ce nombre, de ce monde, combien en parleront? « Qui lit encore le travail des autres ou trouvent le temps d'en parler? », demande Catherine Mavrikakis. Ne « peut-on voir que ce qui asphyxie la littérature à l'heure actuelle, c'est l'indifférence des intellectuels face aux écrits de leurs confrères, face aux productions de leurs contemporains »?

## L'aujourd'hui de la critique

Pourquoi écrire cela aujourd'hui? Pourquoi, aujourd'hui, ce texte? Je ne saurais rendre justice à l'article qu'a signé Catherine Mavrikakis dans les pages de *Contre-jour*, ni même espérer prendre la mesure, la démesure de ce qui s'écrit et se pense sur le dogme et l'idéologie. Demeure par contre le portrait troublant — dévastateur à bien des égards — d'un milieu, qui, aujourd'hui encore, se refuse à lui-même « le désir de vivre, de penser et d'écrire ensemble », refus dont la commune expression dans « l'imaginaire intellectuel actuel » est celle du conflit d'intérêt. « C'est là le seul dogme : « Tu n'écritas point sur ceux que tu connais trop ». [...] On ne peut certes pas dire que la morale se trouve gagnante dans ce travail de censure sur l'amitié des pensées, sur la rencontre des idées, sur les rendez-vous des intelligences. » Aujourd'hui encore, oui, nous nous refusons ce désir, nous nous cantonnons dans ce seul dogmatisme (le seul et comme le dernier des dogmes), hystérie collective par laquelle se trouve précieusement interdite toute « collectivité », toute communauté de pensée(s), voire, au bout du compte, la possibilité même du dogme. « Les colloques, les séminaires, les revues, les maisons d'édition, les expositions, les tables rondes ne sont plus les lieux d'élaboration sporadique de pensées et d'œuvres nées d'une pratique commune et d'un partage des idées », peut-on nous aussi déplorer. Mais l'ont-ils jamais été depuis vingt-cinq ans, hormis la chance de précieuses rencontres, hormis quelques *trop rares* lieux qui auront su forcer cette chance? Ce portrait, en somme, est-

il celui de notre seul « aujourd'hui »? Ne sommes-nous pas à ce point rendus — véritable cul-de-sac, impasse intellectuelle et artistique — depuis un certain temps et comme après un long, un trop long cheminement? Notre impatience culmine aujourd'hui, mais elle ne date certainement pas d'hier. « Il est loin en effet le temps où l'on pouvait identifier les repères communs et penser fonder une vision du monde sur des lectures partagées, sur la connaissance de quelques artistes, de quelques films, de quelques spectacles », écrivait déjà Georges Leroux en 1999 (« L'état des choses », *Spirale*, n° 168). « Il est loin le temps de la maîtrise et de l'assurance, il est loin le temps des groupes et des consensus », rappelait-il. Si le temps des communautés de pensées semble en effet bien loin — et cela, cela seul, nous pouvons le regretter —, il me semble difficile de nourrir une nostalgie pour ce qui demeure aujourd'hui encore l'apanage de notre société et comme la devise de notre époque : le plat « consensus ». Non, il n'est pas loin ce temps : nous y sommes encore, d'ailleurs tout le monde en parle.

Cela dit, il se pourrait — et je le crois fermement — que cet « état des choses » ne soit plus le même aujourd'hui, que le désir qui pousse certains d'entre nous à souhaiter le retour d'une forme plus affirmée d'engagement soit dicté par un « aujourd'hui » dont la bêtise et l'horreur se font de jour en jour plus lourds à porter en silence. N'assistons-nous pas, depuis quelques années, à un inquiétant retour des idéologies, ou, dit autrement, au retour des plus inquiétantes idéologies? Se pourrait-il que notre désir, que notre propre nostalgie d'un véritable « penser ensemble » soit mû, aujourd'hui, par cela même qu'hier encore notre « dispersion » cherchait à condamner? *Spirale* a toujours tenu à rendre compte de la « fragmentation de la culture ». Comme le rappelle Georges Leroux, le « projet de Spirale, dès ses débuts, a été de refléter cette diversité ». Nous voulions — nous voulons encore — nous faire « l'écho de la richesse du monde, du déploiement de ses différences et de ses contradictions ». Mais il importe aussi, du même souffle, de rappeler qu'en 1979, ce nouveau journal culturel voyait le jour parce qu'un groupe d'écrivains souhaitait rompre « avec un cadre qui lui dicterait des jugements et des normes », parce que les fondateurs de *Spirale* étaient avant tout « soucieux d'une

critique libérée des contraintes des revues fortement idéologisées qui, de Stratégies à Chroniques, dominaient les débats et la critique au cours des années soixante-dix ». Se peut-il que, aujourd'hui, devant la vacuité de ce qui tient lieu de « débats », nous soyons quelques-uns à regretter normes, contraintes et idéologies ?

## Écrire ensemble

Écrire, penser ensemble. Cela veut dire aussi loin de toute complaisance : écrire et penser les uns avec les autres, les uns contre, tout contre les autres. En ce sens, il m'apparaît de plus en plus urgent — pour nous, pour nous tous, critiques de tous horizons — de repenser ce dogme par lequel nous censurons « l'amitié des pensées », « la rencontre des idées ». L'hystérie, me semble-t-il, a assez duré. Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, qu'il s'agit là d'un interdit récent qui nous aurait frappés avec l'avènement du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans les pages de *Spirale*, par exemple, j'ai même été étonné de découvrir qu'il faisait figure de « dogme » fondateur, quasiment inscrit en lettres-néon (ce qui fait plus *eighties* qu'en lettres de feu) dès le troisième numéro de ce qui était encore un tout nouveau journal culturel. Dans un éditorial de novembre 1979, Laurent-Michel Vacher, vraisemblablement en réponse à des reproches adressés à la direction, écrivait : « Les sceptiques et ceux qui d'avance ne nous aimaient guère diront que *Spirale* est encore une société d'auto-adulation mutuelle pour un clan littéraire. S'il a malheureusement pu y avoir là une apparence de vérité, nous sommes en cela le produit d'un milieu culturel trop étroit et en mauvaise santé. Mais le narcissisme, les private jokes et les facilités du copinage sont étrangers à l'esprit dans lequel nous concevons ce journal. C'est pourquoi, pour dissiper toute ambiguïté, la politique de *Spirale* sera désormais de ne publier aucun commentaire sur les productions des membres de son conseil de rédaction. » *Alea jacta est*.

À ma connaissance, cette règle a été respectée par tous les comités de rédaction du magazine depuis plus de vingt-cinq ans. Les cyniques et les nostalgiques pourront faire remarquer que c'est peut-être la seule politique éditoriale que nous partageons encore aujourd'hui avec les fondateurs de *Spirale* (je n'aime d'ailleurs rien de plus que d'entendre une poignée de soixante-huitards, boomers diplômés, me dire combien ma génération n'est pas dans le coup, pas à la hauteur du legs, combien nous trahissons le précieux héritage ; j'aurais aimé pouvoir dire, j'aurais aimé trouver le temps d'écrire combien il vrai que nous ne savons pas hériter mais aussi, et surtout, combien nous savons si mal léguer). J'ajouterais que c'est d'ailleurs là ce qui m'attriste le plus. Aussi, ce texte — qui cherche maladroitement à s'écrire avec, et comme tout contre, celui de Catherine Mavrikakis — aurait été impossible dans nos pages il

y a de cela moins de deux ans, quand nous avions encore la chance et le privilège de la compter parmi les membres du comité de rédaction. Tabou d'inceste ! Non contents de ne pouvoir tenir un discours critique sur le travail de pensée de ceux et celles que nous invitons à faire partie du comité (*travail pour lequel ils et elles sont précisément invités!*), nous avons étendu l'interdiction aux productions des membres de notre conseil d'administration, histoire d'être au-dessus de tout soupçon. Et pour être bien certains d'éviter tout « conflit d'intérêt », nous avons été jusqu'à refuser de publier des articles sur les ouvrages parus dans notre collection « Nouveaux Essais *Spirale* », quand bien même ces articles n'avaient pas été par nous commandés. Il y a là quelque chose de profondément pervers. Comme quoi, vingt-six ans après la fondation de *Spirale*, nous serions encore et toujours « le produit d'un milieu culturel trop étroit et en mauvaise santé ». Je n'y crois pas. Je n'y crois plus.

Cette règle, cette politique, qu'ont reformulée d'autres éditoriaux au cours des années, que le présent comité de rédaction a de nouveau entérinée il y a quelque temps, n'avait pourtant rien que de très louable : dissiper toute ambiguïté, maintenir la nécessaire distance critique, « cet écart que la rigueur intellectuelle appelle, commande ». « Ce serait, sur ce petit territoire intellectuel du Québec, de perpétuelles bacchanales de la pensée et de la création, et l'expression "conflit d'intérêt" sauverait in extremis l'intégrité des penseurs », écrit Catherine Mavrikakis avec une amertume que je partage et fais mienne (cela me rassure, cela me permet d'oublier que, hystérique, j'ai moi aussi épousé depuis des années le dogme fondateur : « Tu n'écriras point sur ceux que tu connais trop » ; j'ai la conscience tranquille...).

Difficile, dans les circonstances, d'élaborer et d'encourager les conditions de possibilité d'un véritable « penser ensemble ». « L'horizon du lointain se doit d'apparaître et la distance (critique, il va de soi) devient ce qu'il y a de plus enviable. » Il faut croire que nous aurions tous oublié que cette distance critique, que cet écart ne trouve sa mesure — sa pleine mesure —, non pas entre le lecteur et l'auteur (qu'importe leur proximité?), mais dans le rapport qui s'établit (ou ne s'établit pas) entre un lecteur et une œuvre, rapport incommensurable dont le commentaire, la « parole de commentaire » dirait Maurice Blanchot, est le témoignage. « Parole de commentaire : il ne s'agit pas de toute critique, dans les sens très variés, encore que confus, que ce mot supporte », écrit Blanchot. « Il s'agit, par une prétention qui peut-être, en effet, enveloppe toute critique, de répéter l'œuvre. Mais la répéter, c'est saisir — entendre — en elle la répétition qui la fonde comme œuvre unique. »

La lecture est avant tout une responsabilité ; le lecteur est d'abord un hôte. C'est là la seule éthique qui m'importe : ne pas écrire sans

l'autre ; écrire dans le souci de l'autre. Cela devrait être, pour nous, le seul dogme à l'aune duquel juger un texte dit « critique ». Mais est-il encore possible de parler de « critique » dans ces conditions ? J'ajouterais d'ailleurs qu'une telle pensée de la lecture peut difficilement se réclamer de l'autorité d'un jugement, qu'elle appelle peut-être même le refus de l'autorité. On aura peut-être lu le texte que signait récemment Louis Cornélien dans *Le Devoir* (4 et 5 mars 2006), compte rendu critique qu'il intitulait « L'apologiste et le prophète » et dans lequel la réédition de l'essai de Paul Chamberland, *En nouvelle barbarie* (Typo 2006), ouvrage qui a obtenu le prix *Spirale* de l'essai en 2000 (Cornélien prend plaisir à le rappeler), était taxée de « bouillie conceptuelle aux accents métaphysiques impénétrables ».

Or que vaut, au juste, le jugement de Louis Cornélien, quand bien même serait-il rigoureux et critique, tant son refus de lire ou de penser ce qu'il juge n'a d'égal que son incapacité à accueillir et à entendre la pensée et l'œuvre de Chamberland ? La lecture est avant tout une responsabilité qui exige l'invention d'un lieu de rencontre. Rien de tel dans la critique de Cornélien qui, tout au plus, s'épuise (et nous épuise) dans un « dialogue » de sourds. Comment ce jugement nous donne-t-il à penser l'ouvrage de Chamberland ? Que donne-t-il à penser, au juste ? Avec Jacques Derrida, je rappellerais que « L'hospitalité doit être tellement inventive, réglée sur l'autre et l'accueil de l'autre, que chaque expérience d'hospitalité doit inventer un nouveau langage » (*Manifeste pour l'hospitalité*, 1999). Cette expérience, il va sans dire, est chaque fois singulière et exige, chaque fois, l'invention d'un nouvel espace « critique », de nouveaux lieux de rencontre. Or j'ose croire que *Spirale* appelle l'invention de tels langages, s'il ne lui est pas encore donné (redonné) de les accueillir ; j'ose croire que ce magazine peut encore prétendre être lui-même un lieu de rencontres, qu'il encourage et peut encore mettre en œuvre les conditions de possibilité d'un « penser-ensemble ». C'est, je le répète, la seule règle — ou alors la première : celle qui, peut-être, autorisera toutes les autres — que nous devrions nous imposer.

Là serait, non pas le dogme, mais l'urgence d'un commun « désir de vivre, de penser et d'écrire ensemble ». Hors d'une communauté de pensées (plus d'une pensée, toujours plus d'une dans la communauté), aussi éphémère soit-elle, le dogme — la chance et « le risque du dogmatisme » — n'a pas lieu d'être ; il n'a pas de lieu pour être. *Spirale* n'est peut-être plus, n'est peut-être pas (encore) ce lieu, mais il demeure ouvert à cette possibilité, à cette chance, à cette promesse.

Patrick Poirier

1. Catherine Mavrikakis, « Le dogme de l'Immaculée Création », *Contre-jour*, n° 8, 2005, p. 147-156.